

Texte de la conférence de Jacques Senécal
(Dimanche 3 novembre 2013/ Colloque du RQSV, groupe de Québec)

LE CATASTROPHISME ÉCLAIRÉ
ou
Le bonheur et la politique du pire

Introduction

Le citoyen d'un pays peu importe où il se trouve dans notre monde actuel, s'il est le moins sensible aux crises de tous les jours, se pose certainement des questions sur le sens de ce qu'on appelle le progrès. Il ne peut pas ne pas penser aux problèmes auxquels fait face présentement l'espèce humaine. Il voit chaque jour les importants changements qui s'élaborent autant au sein même de son travail que dans sa propre vie privée. Il constate que le monde se métamorphose profondément, autant dans ses appareils politiques, ses moyens de production et ses outils de contrôle et de surveillance que dans toutes les relations humaines de communication et de domination. Même sa planète connaît des changements importants. Il se demande si cette mutation qui s'opère devant ses yeux et dans sa conscience a un sens. Il lui semble urgent de s'interroger sur les stratégies à mettre en place pour reprendre un certain contrôle sur les nouveaux outils en passe de nous gouverner. Il se sent obligé de revenir aux questions métaphysiques millénaires : où allons-nous? A-t-on raison de craindre le pire? L'intelligence humaine a-t-elle perdu sa boussole? Son téléphone intelligent peut-il lui venir en aide?

Nous allons d'abord faire une courte description de l'état des lieux et cerner les principales caractéristiques de notre monde : le néo-libéralisme et ses objectifs productivistes illimités rendent nos sociétés dérégées, destructrices, violentes, injustes, énergivores et stupides. Les obscurantismes tels, le moralisme, le scientisme, l'économisme et la banalisation de la vérité nous déconcertent et semblent se propager. Et enfin, quelques mots sur les défis de notre monde moderne ou postmoderne : l'individualisme, le nihilisme, la désacralisation, la perte de sens et l'inquiétude devant cette métamorphose.

Ensuite, on tente de catégoriser les diverses attitudes politiques adoptées face à notre monde en métamorphose. Les réformistes vont faire valoir, tout en conservant les acquis et les principes économiques en place, le développement durable et la social-démocratie. Mais n'est-ce pas là qu'une tranquille conjuration? Les conservateurs, plus nombreux, plus puissants, plus organisés vont exprimer leurs convictions d'optimistes ou d'utopistes en nous obligeant d'adopter leurs croyances : les miracles de la croissance illimitée, la dématérialisation de l'économie et même le prochain nouveau monde-machine immortel. Quant à la troisième attitude, celle que j'appelle « révolutionnaire », elle est composée d'une multitude de factions hétéroclites, mais seuls les « objecteurs de croissance » et les adeptes de la simplicité volontaire seront rapidement analysés.

Enfin, une dernière attitude, tout aussi révolutionnaire et qui donne sens à toutes ces remises en question que les plus lucides d'entre nous font de nos sociétés : le catastrophisme éclairé. Ce n'est ni une école ni un mouvement politique, mais une idée, mieux, une roposition forte qui met en cohérence à la fois nos modes de vie, nos craintes et nos recherches de sens.

En conclusion, pour clore et boucler ce parcours, j'aurai le plaisir d'attirer votre attention sur un projet à la fois très sérieux et ludique, pour un meilleur avenir.

I : L'état des lieux

D'abord, l'état des lieux. Dans quel monde vivons-nous? Celui qui est celui de toute une planète entière. Notre monde est le monde entier. Notre monde n'est plus un « petit monde », une société relativement fermée avec sa culture, sa langue et ses habitudes, comme une sorte d'écosystème complexe, mais quasi autonome et autorégulé. Non. Aujourd'hui, en ce début du XXI^e siècle, les sociétés même les plus dissemblables se ressemblent désormais de plus en plus, elles s'insèrent et s'uniformisent dans un vaste système pas très écologique, mais immensément abondant en marchandises, en spectacles et en informations, et surtout éminemment économique : le système néolibéral et ses obscurantismes posent des défis modernes sans précédent.

1- **Le néolibéralisme** est l'expression la plus courante de l'économie de croissance qui détermine toutes nos vies, et ce, mondialement. Ce productivisme illimité définit nos pensées et nos comportements jusqu'à l'obsession : productivité, compétitivité, performance et concurrence *ad nauseam*. Ce qui dérègle l'équilibre à la fois des individus et des communautés.

Quoi que l'on en dise, nos sociétés à travers le monde sont de plus en plus **dérégulées**. La déréglementation des marchés n'a pas favorisé l'autorégulation par « la main invisible », ce soi-disant fameux mécanisme d'équilibre. Les marchés du commerce, de la finance, des produits industriels et du travail fonctionnent de plus en plus aux profits des plus gros et pas du tout dans son sens légitime : le véritable échange. On assiste planétairement à une hétéro régulation des rapports économiques, commerciaux et sociaux : Goldman Sachs, à partir de son actif de 70 000 milliards de dollars, contrôle une grande partie du capital en circulation et des centaines de décisions économiques prises par jour à travers le monde. Monsanto, avec en poche plus de 2 000 milliards de \$, s'accapare des brevets en biotechnologies agricoles et domine les supervisions agro-alimentaires à travers le monde. Voilà deux seuls exemples de méga firmes qui déséquilibrent les marchés et même les budgets d'État.

Nos sociétés sont **destructrices**. Croissance illimitée signifie aussi gaspillage illimité. Les exemples de gâchis ne manquent pas. L'obsolescence planifiée (par préemption directe ou indirecte, par incompatibilité ou esthétique) des objets pour une croissance de productivité incessante nous oblige à jeter, remplacer, moderniser, acheter et jeter... D'où les montagnes de résidus dans le monde. Chaque année, on est toujours éberlué d'apprendre le gaspillage de nourriture qui se fait dans les pays riches. Les statistiques ont beau nous faire frissonner, ce qui ne nous empêche pas de gaspiller à un rythme accru : dans les pays occidentaux, de 20 à 40% de nos aliments achetés pour la consommation humaine se retrouvent dans les poubelles sans que le contenu de celles-ci ne soit acheminé vers les lieux de compostage. Plus il y a productivité, plus il y a destructivité.

Nos sociétés sont **violentes**. Normal puisque tout repose sur la compétition, la concurrence, la conquête et l'accaparement. Les grandes entreprises comme les petites ont le même objectif : gagner et détruire le concurrent. Il en va de même pour les États qui étendent leurs zones d'influence pour protéger les intérêts de leurs capitalistes nationaux au risque, dans certains cas, de provoquer des conflits internationaux. Toutes les formes d'exploitation de la force de travail sont pratiquées pourvu qu'elles rapportent aux actionnaires. La violence n'est

qu'un moyen comme un autre. Et dans l'esprit du pacifiste comme du « simplificateur », le simple fait de désirer politiquement le maintien du niveau de vie occidental est un acte de violence au même titre que la course aux armements.

Nos sociétés sont *injustes*. Malgré les beaux discours politiques sur une société plus juste et plus égalitaire, les inégalités sont de plus en plus criantes et deviennent insupportables. Les inégalités sociales s'accroissent ou s'élargissent. La récente crise financière, qui s'est transformée en crise économique, a mis en évidence cet élargissement des inégalités et a révélé l'indignation des populations par diverses manifestations. 1% de la population possède près de 50% des richesses mondiales, ce qui crée un sentiment de profonde indignation pour les 99% de la population restante. Voilà notre démocratie! Le pouvoir vient-il de la rue? Oui, une rue qui s'appelle Wall Street.

Nos sociétés sont *énergivores*. « Votre Iphone consomme plus d'électricité qu'un réfrigérateur! » Les technologies de l'information et de la communication représentent une consommation qui va continuer à croître, du fait d'appareils toujours plus puissants, toujours plus variés et plus énergivores. Les immenses exploitations agro-industrielles, dont les monocultures imposent un usage accru d'engrais chimiques et de pesticides, les gigantesques parcs d'élevage intensif de poules, poulets, porcs, bœufs et vaches laitières et, j'ajoute la pêche industrielle, ont des impacts écologiques nocifs majeurs si ce n'est que par le volume de gaz à effets de serre et par les tonnes d'énergie fossile non renouvelable consommées. L'automobile privée (sa fabrication, sa consommation d'essence, ses exigences en infrastructures – routes, déneigement, éclairage, entretien), les transports routiers et l'étalement urbains constituent à eux seuls une calamité macroécologique.

Le productivisme rend nos sociétés *stupides*. « La course aux aubaines du temps des Fêtes fait plusieurs morts chez Walmart ». Et ailleurs. Lorsque la « réalité économique » est associée à une augmentation sans précédent des folies et des frénésies humaines, des disparités sociales, de la violence, de la pollution, des maladies industrielles et des fatigues professionnelles, des guerres, du chômage, des famines, des changements climatiques, n'est-il pas temps de se poser des questions sur ce que nous devenons? Mais justement, on ne se pose plus de questions, on se divertit. On nous distrait. On est devenu des domestiqués consentants. Tout est « cool ». Rien ne vaut, rien n'est vrai ou tout est bien et tout est vrai. À chacun sa vérité! On s'en fout.

— Oui, mais attention à la valeur de tes REÉR.

*

2- *Les obscurantismes*, c'est-à-dire les adversaires traditionnels des Lumières : la raison lucide, réfléchissante et active. Même si nous nous considérons en plein siècle du progrès des savoirs, il existe plusieurs insuffisances, mais je me limiterais, ici, à exposer les plus flagrantes. Ces carences d'humanité et de civilisation font du tort à la dignité humaine et le citoyen qui réfléchit se sent bousculé par quelques-unes d'elles.

Par exemple, *le moralisme*. Qu'est-ce? N'a-t-on pas tendance à se servir de la morale ou mieux, d'une notion de « bien » parfois vague pour juger les autres? Ce bien, pourtant pas très sérieux ni profondément moral, prend la forme de ce qu'on appelle communément le « politiquement correct ». Ce qui est bien pour la majorité est vrai. Cette sorte de « bien » fonctionnaire et fonctionnel, socialement hygiénique, domine de plus en plus notre vie sociale et même tout simplement la vraie vie. Ce moralisme est une disqualification de la raison humaine.

Le **scientisme** est une foi aveugle au progrès scientifique et technologique. Une sorte de religion de la science. À voir de quelle manière on vénère les gadgets électroniques, on se demande parfois si le culte de ces petites machines n'a pas remplacé celui des saints. Et cette foi ou cet optimisme naïf vient dangereusement déterminer les problématiques écologiques. Par exemple, on n'a plus à se poser la question : que devrait-on faire pour inverser la tendance au réchauffement climatique? Car le scientifique (non pas le scientifique) répond : la science et ses technologies nouvelles super performantes vont tout régler! Les écolos ne sont que des alarmistes. Les progrès de la technologie sont si rapides qu'ils vont rattraper, dépasser et suppléer. La solution à nos problèmes économiques, politiques, éthiques, écologiques est dans la science.

L'**économisme** est aussi une exagération, une fixation qui s'exprime en dogme ou en doctrine selon laquelle toutes les activités humaines seraient des faits économiques ou, en tout cas, auraient des conséquences économiques si importantes qu'elles les justifieraient. Le festival « juste pour rire » a des « retombées » économiques de tant de \$. C'est moins que le Festival de jazz, mais plus que les Francofolies. On ne se permet pas de ne pas présenter le Grand prix de la Formule 1 même si c'est très polluant parce que c'est très payant pour les commerces montréalais. Et ainsi, tout est interprété non pas selon un angle politique ou social ou culturel ou simplement humain, mais toujours comptabilisé en chiffres, en résultats économiques. Le travail, l'éducation, les loisirs n'ont plus rien à voir avec l'épanouissement personnel puisqu'ils sont calculés comme des investissements, des revenus, donc des impôts et des stimulants économiques. La vie est une entreprise, un marché, une compétition...

La **banalisation de la vérité**, c'est tenir la vérité pour non pertinente ou la considérer comme plus ou moins fondée. Le « climato-scepticisme » est un exemple très actuel. Moins de 1% des scientifiques ont des doutes, mais ces doutes de soi-disant experts tiennent lieu de références et de vérités dans certains milieux politiques. Cette banalisation de la vérité ne date pas d'hier : rappelons-nous du procès de Galilée. Banaliser la vérité est une attitude de mauvaise foi qui frôle le mensonge ou le déni du réel. Rappelons-nous tout ce qu'on a essayé de nous faire croire pour justifier la guerre en Iraq? Mentir pour nous présenter une autre « vérité » comme si la vérité n'était que conjecture ou présupposé, supposition ou supputation.

Tout marketing n'est qu'une forme organisée de tromperie.

*

3- **Les défis modernes** sont nombreux, variés et complexes. D'abord un mot pour définir ce que l'on entend par modernité : une période historique qui prend son départ lentement à la Renaissance, mais qui s'éclate à partir du dix-huitième siècle avec les idées prégnantes de la raison comme lumière naturelle, la liberté individuelle comme droit humain et le progrès comme ouverture sur l'avenir. Mais notre présent historique est aussi appelé postmodernité. Le postmodernisme est une idéologie plus qu'une véritable période historique. La raison, supposément lumière naturelle, est devenue suspecte tant qu'elle est désormais organisatrice et instrument de contrôle; la liberté individuelle a fait place à un narcissisme décomplexé et affirmatif; le progrès s'est transfiguré en mode routinière. C'est ce qui a fait dire à Régis Debray : « *La postmodernité, c'est la modernité quand on éteint les lumières* ».

Mais examinons plus en détail les contenus majeurs de ces défis.

L'individualisme. L'estime de soi et l'épanouissement de soi, deux processus tout à fait légitimes pour mieux se connaître soi-même et devenir bon citoyen sont devenus, dans l'accélération des changements sociaux, une véritable obsession de soi comme si le navire collectif, étant sur le point de couler, tout le monde se donnait le mot d'ordre : « Sauve qui

peut! », c'est-à-dire chacun pour soi. L'égoïsme est plus qu'avoué, il est proclamé comme une solution. Le narcissisme est spectacularisé. L'ego est au centre de la scène.

Plusieurs essais ont été produits sur ce phénomène postmoderne : on crie son existence, on hurle de toutes les manières sa trop courte vie, on exhibe son propre sens pour être significatif, on étale son identité individuelle comme un destin signifiant pour ne pas passer inaperçu ou non signifiant ou pire, insignifiant. Nous sommes dans les paradoxes : on sait tous ou presque, tellement on nous l'a répété, que le bonheur se vit de l'intérieur, mais on n'a jamais tant fait voir son image, ses possessions et ses exploits extérieurs. On sait tous que l'altruisme et le souci de l'autre valent mieux que l'égoïsme et l'infériorisation de l'autre, mais on n'a jamais fait preuve de tant de nombrilisme et de compétition, d'orgueil et de vantardise.

Le nihilisme. Une philosophie de blasé. Le nihiliste est un désabusé pour qui tout est si relatif que plus rien (*nihil* en latin) ne vaut. Le nihilisme est un relativisme extrême. Le relativisme est très défendable philosophiquement, même qu'étant le contraire du dogmatisme, il n'y a que ça de vraiment soutenable. Les relativistes sont en général exigeants et lucides. Ce qui n'est pas les cas des nihilistes puisqu'ils sont des absolutistes négatifs : aucune valeur ne vaut. Rien n'est vrai. Que toute valeur et que toute vérité soit relative, cela ne prouve en aucun cas que rien ne vaille et que rien ne soit vrai. Mais justement, nous ressentons, à notre époque, une profonde lassitude morale et politique : nous avons l'impression que nous ne vivons plus que pour une grosse machine bien organisée ou un immense système qui prévoit tout et dans lequel nous sommes interchangeables comme des outils. Cela attriste et fatigue. Un peu comme si la raison réfléchissante des Lumières était disparue, comme s'il n'y avait plus que la raison organisatrice et manipulatrice. Mais le pire, c'est que ce nihilisme risque de nous mener à la veulerie, à la décadence et pire, à la barbarie : une fatigue et un désabusement collectifs risqueraient d'abandonner le terrain aux fanatiques, aux dogmatiques, aux manipulateurs, aux charlatans, aux démagogues, aux extrémistes, bref, à l'irrationnel.

La désacralisation. Descartes en affirmant une nouvelle intelligibilité de la nature par la mesure du quantitatif (*res extensa*) et Galilée, en démontrant que la nature avait un langage compréhensible à l'homme grâce aux mathématiques, ont désacralisé la nature, œuvre sacrée de Dieu. La modernité s'inspira beaucoup de ce désir de comprendre et de maîtriser la nature afin d'en faire profiter l'humanité pour son plus grand bonheur. C'est ce qu'on a appelé le progrès, un changement vers le mieux. Sauf que, aujourd'hui, le progrès est devenu une routine. Le progrès, c'est maintenant beaucoup de petits changements tous les jours à tel point qu'il fatigue ou obnubile, selon l'âge et les désirs que l'on a. Le progrès se fait mode et mode ostensible surtout dans les technologies extrêmement diversifiées et souvent à proximité de nos besoins quotidiens. C'est pourquoi ce n'est plus le changement vers le mieux qui nous exalte, mais l'appareil efficace et multifonctionnel. C'est l'outil qui est sacralisé. L'outil, c'est l'absolu. L'instrument est objet de vénération comme un objet surdoué en constante évolution. Le nouveau fétiche. Mais pourquoi tous ces accessoires? Dans quel but? Ce n'est pas la question de la finalité qu'il faut poser puisque ça marche, eh comment! C'est extraordinairement opérationnel. La fin, c'est le moyen. Le but, c'est d'en jouir. C'est ce qu'on appelle la sacralisation des moyens et l'oubli de la fin. Les petites machines ont remplacé les grandes causes : les petites bébelles sophistiquées qu'on enfouit dans notre poche nous distraient des graves problèmes de la planète. Les jeux nous distraient des enjeux.

La perte de sens. On cherche, effectivement, où tout ça nous amène. Le postmodernisme et la disparition des repères sont maintenant devenus un lieu commun. La religion avec ses pratiques et ses croyances qui fut longtemps une raison importante de se réunir et de se « sentir en communauté » sinon en communion a beaucoup décliné dans les

pays développés. La famille d'autrefois n'existe pratiquement plus, même si on la rêve encore et que l'on tente de la reconstruire avec beaucoup de nostalgie, d'investissement et sans doute aussi avec quelques intérêts économiques : l'arrivée d'un enfant fait acheter. Même l'école est remise en question, en tout cas celle de l'instruction publique, laïque et universelle. On la désire plus utile, plus efficace et plus intégrée au marché du travail et aux nouvelles « expertises ». L'État nation qui, encore hier, semblait une institution solide comme le roc se fragilise et s'effrite avec la multiplication des dérèglementations et des privatisations et avec la globalisation des marchés et la domination économiste.

Mais il y a des raisons plus profondes que la disparition des repères. Même si les coperniciens ont démontré que la terre tourne dans l'espace autour d'une étoile, la Terre restait quand même le sol immobile des peuples toujours plus sédentarisés. Aujourd'hui, grâce à nos technologies de communications, le sol n'est plus inamovible, ni l'espace ni le temps, puisque je peux être un peu partout en même temps tout en mémorisant mon présent, en surveillant mon passé et en gérant mon futur. Il n'y a plus de point d'ancrage objectif grâce auquel l'individu peut être localisé par les autres. Il emporte l'espace avec lui-même. « *Ma puce me suit, je suis ma puce* ». Les multiples fonctions de nos portables modifient en profondeur notre rapport au monde, aux autres et à nous-mêmes. Notre identité est associée à cette technologie et la technologie à notre intimité. Dans ces conditions nouvelles de communications et d'informations, où trouver le sens de sa vie et la signification de soi-même. Comment allons-nous faire l'éducation de nos enfants avec toutes ces transformations?

Et pendant ce temps, dans notre monde globalisé, on assiste au choc des fanatismes : chacun de leur côté, les intégristes combattent pour nous imposer du vieux sens. Les sionistes, les islamistes, les évangélistes, et qui encore, font des pieds et des mains pour forcer les gouvernements et les individus à se soumettre à leur foi ou à leur pouvoir. Certains vont même jusqu'au sacrifice de leur vie dans des gestes de désespoir. Qu'est-ce que cela signifie?

L'inquiétude devant la métamorphose. Est-ce que nous assistons à une mutation humaine? Les changements sont si rapides qu'il est normal que l'incompréhension nous envahisse et qu'elle laisse place à de l'inquiétude. Et cette inquiétude se manifeste de toutes les manières. Devant l'obligation d'être toujours prêt, toujours là, dans l'immédiat comme à l'autre bout du monde, avec cette impression d'être totalement mobilisé dans sa présence comme dans son absence, de n'être plus qu'un moyen de transmission responsable à tout moment de ses communications et de ses informations, il arrive que l'on panique au point de se demander que suis-je devenu? Suis-je le propriétaire de mes outils ou leur propriété? Dans quel monde étrange dois-je vivre?

Un monde où toute la pornographie du monde est au bout d'une touche, où il est maintenant possible de vivre plus longtemps, de repousser l'âge de la retraite, de changer de sexe, de choisir le code génétique de nos bébés, de se payer un *coach* de vie, d'anesthésier un patient à distance. Peut-on vraiment dépasser ses limites comme on nous le demande quotidiennement? Qui aurait cru, il y a cinquante ans, à l'heure des avancées flagrantes du laïcisme et de la raison des droits, que le début de notre XXI^e siècle connaîtrait un retour en force du religieux avec ses extrémismes, ses sectarismes, ses ignorances et ses violences?

Un autre domaine. On n'a qu'à observer avec quelle frénésie on se vautre dans les divertissements les plus disparates pour faire un diagnostic : le monde est malade. Les évasions de toutes sortes autant par les substances toxiques de plus en plus efficaces et variées que par les tourisms devenus hyper organisés. Autant par les spectacles d'humour, de compétition, de musiques, d'exploits, de jeux nationaux et internationaux que par les festivals quotidiens et les sports mur à mur diffusés, analysés et sacralisés avec un fanatisme souvent grossier. Tout cela

produit une sorte d'intoxication, donc une insouciance au réel, une servitude à une forme de grégarisme bon enfant qui évacue la pensée, la critique, la compréhension, bref, la lucidité. Alors, on cherche quoi croire, qui croire? Un philosophe se demande : « *Nous sommes plus que jamais cette énigme : nous?* »

II : Les attitudes politiques

Comment réagir face à cette situation du monde? Optimisme, pessimisme? Non, c'est trop simple. Il y a toujours de tout dans la vie, autant pour les défaitistes que pour les triomphalistes, que l'on vive dans les grottes du paléolithique, sous une dynastie égyptienne ou dans la Californie de Schwarzenegger. Même au sein de ces extrêmes, il y a tellement de nuances comportementales! Tentons une description simplifiée des attitudes politiques, aujourd'hui.

1- **Les réformistes**. Ceux que l'on appelle les réformistes veulent un changement pour plus de justice, plus de liberté, plus d'égalité, plus de fraternité, mais sans rien changer au niveau des dogmes établis. Ils font partie de la grande famille des sociaux-démocrates. Mais dès qu'ils sont au pouvoir politique, ils se convertissent rapidement au libéralisme et se soumettent aux intérêts des grandes entreprises privées, et ce, sans vraiment l'avouer. Alors, on fait semblant. On maquille. Au lieu d'affirmer comme les défenseurs du néolibéralisme que l'économie doit poursuivre une croissance illimitée, ils parlent de « développement durable » pour une meilleure croissance économique. « Durable », voilà le mot magique. Le mot passe-partout, le mot de la rectitude politique, le nouveau dogme. Durable pour responsable, durable pour respectueux de l'environnement, durable pour équitable, durable pour écolo, vert... Avec une économie de développement durable, il n'y a plus de problèmes, tout est possible dans le meilleur des marchés mondialisés. Tout ça est parfaitement encadré, souvent par des universitaires extrêmement bien instruits et motivés pour une meilleure gestion écologique et surtout un meilleur arrimage avec le monde de l'économie. C'est un néolibéralisme de gauche emblématique des évolutions de la social-démocratie.

Grâce à ces réformistes, les nouveaux dogmes de la durabilité et de l'« éco bonne conscience » font florès. Mais tout ce langage n'est-il pas un peu insignifiant quand on sait que l'exploitation infâme des sables bitumineux progresse et contribue à polluer et à faire grimper le taux des gaz à effet de serre? Tous ces efforts de développement durable ne semblent-ils pas vains par rapport à une augmentation sans précédent, partout sur la planète, de l'exploitation du charbon, l'une des pires, écologiquement parlant? Toutes les réformes qui ne touchent en rien le principe de la croissance économique sont vaines, car elles sont immédiatement annulées par les augmentations du niveau de production et de consommation. Face aux grandes catastrophes appréhendées et au train où s'accélèrent les perturbations écologiques, l'efficacité des réformes proposées par les environnementalistes sociaux-démocrates ressemble aux réussites qu'auraient des freins de bicyclettes sur un Boeing 747.

2- **Les conservateurs**. Les attitudes conservatrices sont plus dangereuses parce que plus solides, mieux ancrées dans la tradition du libéralisme. Plus menaçantes aussi parce que, étant alimentées par des doctrines quasi religieuses, elles se veulent visionnaires, transcendantes et tournées vers l'avenir; mieux, vers un infini. Chez les conservateurs de toutes sortes, on cultive

des convictions optimistes, voire utopistes. À les entendre, sur plusieurs tribunes (souvent les plus technologiquement sophistiquées) on a l'impression de faire affaire à des adeptes d'une nouvelle religion : libéralisme absolu, fin de l'histoire, ère bionique, noosphère, transhumanisme... Ils sont convaincus que l'homme a le génie pour accomplir sa destinée, c'est-à-dire pour réaliser une sorte de mutation qui le propulsera vers une maîtrise de la nature et de l'Univers. Rien de moins. À la condition qu'on laisse les forces individuelles s'exprimer librement. Que l'État réduise sa taille bureaucratique et son ingérence en économie et que la dictature de la majorité cesse, notamment par une désyndicalisation progressive et un contrôle plus fin et plus efficace des mouvements démocratiques.

Les nanotechnologies, plus comprises et mieux utilisées, serviront à combler les « besoins insatiables » de l'humain. On s'en va vers une dématérialisation de l'économie : une « nouvelle économie » du savoir et une croissance de l'exploitation utilitariste de la matière grise nous feront faire des bonds de géants vers une « hégémonie de l'immatériel sur le matériel ». Avec les nano, bio, info, cogno-technologies et les puces insérées dans le cerveau, l'individu humain pourra bientôt opérer des écrans et des machines « seulement » à penser dans sa tête. Ces curseurs cérébraux sont presque qu'à portée de main ou de quelques dollars...

Utopies? Non, il existe déjà des écoles privées et super spécialisées dans ce genre d'ingénierie. Elles ont pour objectif de créer des personnes-entreprises toutes capables des plus grandes concurrences et des compétitivités hors normes; des individus qui vont au-delà des limites humaines et qui deviennent les symboles d'un nouvel héroïsme. Cette nouvelle espèce, l'homme néolibéral, porteur de capital à valoriser, est en train de la créer en même temps qu'il impose la concurrence comme modèle universel de comportement en connivence avec une action continue et multiforme des États eux-mêmes. Les propagandistes de cet optimisme économique, social et humain se définissent comme étant les seuls experts à pouvoir *nous* sauver; ils se présentent aussi comme l'incarnation même de la raison, de sorte que toute critique lucide qui s'opposerait à ce dogmatisme devient automatiquement erratique, passéiste, négative et hérétique. Ces scientifiques ou, plus précisément, ces scientifiques dont la foi positiviste devient la souche d'une nouvelle religion nous parlent déjà d'un nouveau monde technologique, de voitures autonomes, de la maîtrise du climat, de voyages interplanétaires, de médecine robotisée, de thérapies géniques, de longévité qui dépasserait des siècles et même d'une immortalité humaine. Ils exposent au monde que cette utopie, c'est pour demain et qu'il faut se ranger immédiatement dans la mouvance du néolibéralisme et du modèle « personne entreprise » concurrentielle si l'on veut atteindre et vivre ces miracles. Vive le monde machine! Vive le néolibéralisme!

3- **Les révolutionnaires.** Ils sont nombreux et de plusieurs écoles, mais peu avantagés en « tribunes populaires » et plateaux médiatiques qui appartiennent à peu près toutes à la droite conservatrice. Je ne ferai pas la liste de tous les partis et groupuscules qui ont à peu près le même objectif : révolutionner le système économique et politique et, en même temps, transformer la subjectivité humaine. Je vais plutôt souligner quelques mouvements profondément écologiques qui misent sur une transformation profonde, mais douce des comportements individuels, sociaux, économiques et politiques, donc une transformation révolutionnaire. Ils sont nombreux et constituent la grande mosaïque de l'altermondialisme et du bien-vivre. Une large « mouvance » qui se rassemble autour d'un slogan : « Un autre monde est possible ».

Les « objecteurs de croissance » se font de plus en plus nombreux. Depuis le Club de Rome et le « Small is beautiful » des années 70, les économistes, écologistes, sociologues et philosophes qui défendent une décroissance soutenable, raisonnée et conviviale ont proliféré. Et leurs arguments ont évolué vers progressivement plus de raffinements et de crédibilité.

L'essentiel de leur point de vue très réaliste se résume ainsi: les ressources de la Terre sont limitées, le prix de leur exploitation augmente et l'environnement général se dégrade. Il est donc irréaliste de perpétuer une économie fondée sur une croissance illimitée. Le dogme du néolibéralisme est une utopie, soit, mais parce qu'il est appuyé par des institutions mondiales telles l'Organisation mondiale du commerce (OMC), le Fonds monétaire international (FMI), l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE), le G8 et la Banque mondiale, il est vénéré comme une vérité absolue, malgré ses conséquences écologiques dévastatrices et ses échecs économiques dramatiques. Cette frénésie de la croissance de la production et de la consommation produit des gaspillages énormes et des inégalités sociales qui suscitent une profonde indignation. De toute façon, l'arrêt de la croissance sera, tôt ou tard imposé par la raréfaction des ressources naturelles. On n'a pas à choisir si l'on est pour ou contre la décroissance, elle est inéluctable, elle arrivera qu'on le veuille ou non. Pourquoi n'admettons-nous pas aujourd'hui le danger d'une économie obsédée par la croissance des profits pour nous réorienter vers une décroissance raisonnée? Pourquoi ne pas réfléchir sur ce qu'est devenu et sur ce que signifie le « progrès »? Une vision unidirectionnelle de l'histoire? Les objecteurs de croissance ont une vision à long terme.

Leurs actions sont diverses et multiformes telles les conférences, manifestations, marches et la propagation d'événements comme « la journée sans achat », « la journée sans voiture », les marches pour la décroissance qui se font avec lenteur et convivialité, parsemées de discussions et de débats. Des initiatives locales que Serge Latouche appelle des « sorties de l'économie » comme le maintien d'une agriculture paysanne et la sauvegarde et la transmission d'un artisanat traditionnel font partie des actions qui se disséminent graduellement et qui transforment les rapports client/fournisseur en un lien relocalisé de coproduction et de cogestion. Toute initiative non-économiste, c'est-à-dire non motivée par l'accumulation du capital se conforme à l'idée d'une décroissance heureuse, sans être pour autant « éconologiquement » inefficace.

Les adeptes de la simplicité volontaire ou les « simplicitaires » proposent une démarche d'initiatives individuelles sans exclure la sensibilisation sociale aux risques d'une économie de gaspillage. Ils savent distinguer le nécessaire de l'accessoire, l'authenticité du superflu, le naturel de l'artificiel et vivre un retour vers la simplicité. Dans le quotidien, cette sobriété heureuse est un mode de vie consistant à réduire volontairement sa consommation, ainsi que les impacts de cette dernière, en vue de mener une vie davantage centrée sur des valeurs définies comme « essentielles ». Cet engagement personnel et associatif découle de multiples motivations qui vont habituellement accorder la priorité aux valeurs familiales, communautaires et écologiques.

Dans l'histoire de la philosophie, on découvre des sagesse très vieilles qui préconisaient une vie simple et heureuse, respectueuse de la nature et fondée sur une distinction rationnelle des besoins. L'épicurisme représente sans doute le meilleur exemple d'une philosophie et d'un mode de vie qui se conforme à la nature par sa régulation des besoins et des désirs en vue d'atteindre un équilibre des satisfactions, un plaisir qui perdure, une absence de douleur qui ressemble fort à l'homéostasie des scientifiques du vingtième siècle. Comme cette vieille sagesse éternelle, la simplicité volontaire consiste à rechercher le bonheur dans l'appréciation de ce qu'on a, de ce qu'on sait et de ce qu'on peut pour améliorer la véritable « qualité de vie ». Les vraies richesses sont celles qui ne s'achètent pas, parce qu'elles n'ont pas de prix : la vie sociale et familiale, l'épanouissement personnel, la vie spirituelle, l'osmose avec la nature. « *Simple au dehors, riche en dedans* ».

Certains « simplicitaires » estiment que, dans la société de consommation, on consacre son temps à gagner toujours plus d'argent pour satisfaire des besoins matériels de plus en plus nombreux qui pourtant ne seront jamais satisfaits en raison de leur renouvellement incessant et de

leur caractère, dirait Épicure, non naturel et non nécessaire. Ces besoins sont créés par la propagande omniprésente, publicité que tous les consommateurs payent de toute façon. Dans cette perspective, la quête du bonheur par la consommation est donc une course sans fin dont ils préfèrent sortir. Ainsi, leur mode de vie et leur philosophie les marginalisent et les situent contre le dogme néolibéral de la croissance illimitée qui, comme on le sait, nous mène à des crises économiques cycliques et à des crises écologiques irréversibles. Les adeptes de la simplicité volontaire savent que si leur mode de vie sobre et heureux devient courant, contagieux et épidémique, il y a un grand risque de crise économique et peut-être une obligation politique à revoir le bien-fondé du dogme de la croissance économique. Comme les objecteurs de croissance, les « simplicitaires » savent cela et se positionnent, par le fait même, non seulement en critiques socio-économiques, mais en véritables anticonsuméristes et en transformateurs pacifiques de la société. C'est cet angle qui me pousse à qualifier leurs attitudes et leurs pensées de révolutionnaires.

III- Le catastrophisme éclairé

Une mise en cohérence de ces attitudes révolutionnaires nous force à y chercher un sens. Un sens si ce n'est que pour mieux comprendre et peut-être justifier la peur qu'on appréhende quand on pense à notre futur. Un sens à l'humanité puisque nous sommes à vivre spécifiquement un tournant de notre histoire, je dirais même de notre évolution. Depuis que l'homme pense, la peur, ou mieux, l'angoisse est notre caractéristique essentielle. Elle nous vient de notre conscience du futur et c'est d'ailleurs ce qui nous distingue de l'animal. Le futur : la mort ou l'immortalité?

A-t-on raison d'avoir peur ou peut-on avoir peur avec raison? Nous vivons dans un monde extrêmement confortable et presque obsessionnellement sécuritaire tout en ressentant paradoxalement une insécurité grandissante. Un monde qui produit plus de peur que de réconfort. Sans faire la liste complète de nos peurs ou de nos inquiétudes les plus présentes et les plus imminentes, faisons une petite énumération si ce n'est que pour nous mettre dans le climat de notre actualité. Sans vouloir faire peur avec la peur. Voici pêle-mêle : les terrorismes, les guerres, les tueries en série, les intimidations, les famines, les chaos climatiques, les extrémismes, les carriérismes maladroits, les incertitudes politiques, la globalisation, les extinctions des espèces, des cultures, des langues et des écosystèmes, la « mac-donalisation », les xénophobies, la dépolitisation des citoyens, les hyper surveillances, la pédophilie en cavale, la prolifération des armes, les migrations incontrôlées, les menaces d'endémies, d'épidémies et de pandémies possibles, l'empoisonnement par les OGM, la concentration inouïe des capitaux, les corruptions, les trafics de drogue, d'armes et d'influences, la traite des mineures, l'esclavage maquillé en travail, les toxicomanies, la malnutrition et les famines chroniques, la mortalité infantile, les inégalités criantes, les oppressions des femmes, l'analphabétisme galopant dans les pays avancés... Un cafouillis d'éléments inquiétants susceptibles de catastrophes à anticiper et ou à venir, mais aussi d'éléments contrôlables à certaines conditions. On peut même craindre, à la limite, une autodestruction qui viendrait de notre propre puissance technologique et de notre propre impuissance politique. Tout le monde sait que les technologies actuelles, toujours en progrès exponentiel, deviennent de plus en plus autonomes dans leur logique, donc hétéronomes à l'homme dans leurs manières de s'imposer à nos modes de vie. D'où les risques de perdre le contrôle. Sauf que les humains n'ont pas ce sentiment de dépendance et de soumission à la technologie, au contraire, ils ont l'impression d'avoir plus de pouvoir grâce à leurs techniques.

D'où le sentiment que la catastrophe est impossible ». Et c'est normal et compréhensible, parce qu'elle ne s'inscrit pas dans le registre du savoir, du simple fait que les hommes au pouvoir sont convaincus qu'ils ont le contrôle sur leurs propres outils. Mais ce n'est pas un savoir de leur part, c'est une croyance, une conviction, une foi de croyants scientifiques utopistes. Pour eux, la catastrophe est impossible et *incroyable* alors que, dans les faits, la catastrophe est inéluctable, elle est même un « impossible certain » selon la formule du philosophe Jean-Pierre Dupuis qui titre un de ses ouvrages *Le catastrophisme éclairé* (dans lequel l'auteur souligne, pour une grande part, la différence à considérer entre « le principe responsabilité » d'Hans Jonas et le principe de précaution de certaines politiques européennes). N'empêche que la catastrophe est présente chez plusieurs auteurs écologistes et, bien sûr, chez les économistes de la décroissance. On a donc raison d'avoir peur.

Mais qu'est-ce que la peur? La *peur* est une émotion vive qui naît en nous à la perception d'un danger ou d'une menace réelle et présente; c'est une crainte justifiée. Voir, par exemple, subitement un ours dans la forêt, ou encore, sentir fortement l'âcreté d'un smog, on craint avec raison pour sa santé. Alors que l'*anxiété* est une crainte plus diffuse tel un trouble psychique causé par un sentiment de l'imminence d'une menace possible, mais absente. Par exemple, avoir peur qu'une maladie, qu'un accident survienne. Craindre que la nappe phréatique qui alimente mon puits se pollue à cause de travaux de fracturation hydraulique dans les environs; il est possible que j'en exagère les probabilités, mais mon état d'anxiété n'est pas prêt de s'atténuer. Et la pire et la plus profonde des peurs, c'est l'*angoisse* : une crainte troublante parfois proche du vertige et suscitée par des menaces absentes, mais inéluctables et nécessaires, c'est-à-dire inévitables et contre laquelle il n'y a pas de riposte possible. Cette peur est l'apanage des humains, car ils ont conscience de l'inexorabilité de leur propre mort. Et à notre époque, cette mort prend plusieurs formes : la sienne propre inévitable comme on le sait, malgré les prétentions de certaines croyances. Il y a aussi l'extinction de milliers d'espèces vivantes, la disparition des milliers de cultures humaines et même, possiblement, la fin d'une humanité de toute façon contingente qui, comme tout un chacun, est bien là, mais qui aurait pu ne pas être. Cette angoisse du vide, de la disparition, de la contingence nous trouble si profondément que l'on se jette dans la distraction, l'amusement, le divertissement ou encore la religion, la superstition et même l'utopie.

La peur est-elle une ennemie? Est-elle contrôlable par la raison? Plusieurs philosophes nous disent que par la connaissance et la compréhension, la raison arrive à atténuer cette émotion. Les sages du monde entier qu'ils soient bouddhistes, stoïciens, cartésiens, spinozistes ou existentialistes considèrent que la peur est un trouble de l'ego qui est relativement facile à contrôler. Presque tous les philosophes ont pensé que se laisser aller à la crainte (ou la peur), à cette émotion ou passion, est un grand risque politique, car la soumission et le repli sur soi que la peur occasionne, font naître et croître le despotisme. En effet, des citoyens qui vivraient sous le mode de l'insécurité seraient prêts à s'abandonner à un despote qui les sécuriserait. La peur serait donc une ennemie sournoise qui ferait de nous des asservis volontaires.

La peur peut-elle être une alliée? De tout temps, autant chez les animaux que chez les humains, la peur est un mécanisme très utile pour comprendre la conservation et l'évolution des espèces. Depuis qu'il fut, qu'il est et qu'il sera, l'*homo sapiens* tire profit de sa peur, inhérente à toute vie sensible, pour son adaptation. L'*homo phobicus* a vite compris que la crainte est un commencement de sagesse, le motif principal pour une raison prudente et la plus profonde motivation de créer. La peur augmente nos chances de survie. Or, aujourd'hui, tenir le cataclysme pour probable, voire certain, si la croissance économique se poursuit, c'est faire preuve d'une ruse prudentielle qui nous garde réveillés. Car la catastrophe est inéluctable, si rien ne change autant dans notre imaginaire que dans nos modes de vie. Comprendre cette inexorabilité, c'est se

mettre au défi de la prévenir et de l'éviter. Voilà que la peur, devenant une alliée, nous aide à mieux pressentir les catastrophes du futur et à mieux nous y engager. C'est ce qu'on appelle avoir peur avec raison. Voilà ce qui pourrait être appelé un catastrophisme pédagogique ou catastrophisme éclairé ou éclairant : la prise en charge d'une peur contrôlée par la raison.

Le sens et les significations. Une prise en charge, c'est assumer une responsabilité. Il est rare que l'on se sente responsable de sa peur, et c'est précisément ainsi que l'être humain raisonnable entre en jeu. Être responsable de sa peur, c'est de lui trouver un sens, c'est être capable d'en faire une force pour qu'elle soit dirigée dans une direction et, autant que possible, dans le bon sens. C'est alors qu'elle prendra une signification. Nous, frères humains, avons tous la capacité, autant individuellement que collectivement, de prendre une décision sans être obligé d'en référer préalablement à une autorité supérieure. C'est ça, la responsabilité. Sur la Terre, il n'y a pas d'autre autorité que nous-mêmes. Il en incombe donc à nous de donner un sens à notre existence. C'est aussi ce que les philosophes existentialistes appelleraient l'angoisse humaine : la prise de conscience de notre mort ou de notre extinction ou, simplement, de notre contingence. Et ce sens dépend de notre liberté, c'est-à-dire de notre pouvoir de prendre conscience de notre futur et d'agir selon la signification qu'on lui donne. Doit-on poursuivre ou se mentir? La mort ou le mensonge? C'est notre choix. Le déni ou la lucidité : le refus de reconnaître notre réalité économique fondée sur la croissance illimitée sur une Terre aux ressources limitées, aura des conséquences très graves, peut-être fatales. Au contraire, la lucidité ou un catastrophisme intelligent et prudent nous éviterait d'accomplir la grande folie consumériste dévastatrice qui peut être interprétée, d'ores et déjà, comme un crime contre l'humanité. Il faut choisir, donc changer.

L'avenir? Il est arrivé, nous vivons déjà au-delà de nos ressources, il faut alors se préparer dès aujourd'hui à la crise catastrophique justement pour l'éviter. Que faire? Pourrions-nous réellement transformer nos habitudes individuelles et collectives de consommation? Difficilement. On le sait, les changements des cultures et des habitudes humaines ou bien elle se réalisent très lentement, ou bien elles se font abruptement quand « on est pris à la gorge », quand on ne peut pas faire autrement. Or, le temps presse. On ne peut plus se donner du temps pour changer lentement, il faut donc provoquer des cahots, des obstacles à notre frénésie de consommer, des disettes, bref, des crises pour éviter le mur, le chaos. Provoquer le pire pour sauver le bonheur d'être humain. Et la stratégie la plus simple serait celle que les adeptes de la simplicité volontaire pratiquent déjà : la légitime résistance au consumérisme, donc au néolibéralisme. « *La simplicité volontaire*, écrit Alain Dubuc dans son essai 'Éloge de la richesse', est un choix individuel valide. Mais comme choix collectif, elle mène tout droit à la catastrophe. » Les néo-libéraux nous craignent, donc! Voilà ce qu'il faut : faire en sorte que la simplicité volontaire devienne un *modus vivendi* populaire, une « contre conduite » collective pour qu'ensemble, solidairement, en douceur, sobrement, avec bonheur, on se dispose à des crises économiques qui affecteront surtout ceux qui n'auront pas pris les bonnes habitudes de réduire leurs besoins. Vivre la simplicité volontaire, c'est provoquer le pire pour éviter le « plus pire » ou le pire des pires. Ainsi, notre mode de vie individuel et collectif prend un sens politique.

On sait, nous, les « simplicitaires », les ami-e-s de la Terre et tous ceux qui s'objectent à la croissance économique que la seule économie qui vaille est celle qui produit du bonheur avec modération. Ça veut dire quoi dans les faits de la vie quotidienne? Freiner la course à la consommation, c'est faire un tas de petits gestes qui, en soi, n'ont aucune efficacité sur le cours des choses planétaires hormis le fait qu'ils puissent nous enrichir intérieurement, mais qui produisent, si ça se généralise, des turbulences telles que toute la collectivité et ses représentants politiques auront à réfléchir obligatoirement au bien-fondé de la croissance au point de la

remettre en question. Des petits gestes comme refuser le publi-sac, puisque, de toute façon, on n'en a plus besoin, ne plus lire, ni écouter, ni regarder la publicité qui, par définition, nous conditionne et nous asservit. Ne plus fréquenter les grandes surfaces qui appartiennent aux familles antisindicalistes les plus riches du monde et qui exploitent des millions de personnes rabaissées au rang d'esclaves. Ne plus participer à la frénésie du Père Noël qui inculque aux tout petits enfants le sentiment de manque, de foi, d'espoir et d'égoïsme, et ce, sous les regards consentants des parents pour qui le Père Noël est une source de récréation et de désennui. Pourtant, on sait tous que l'enfant aurait un plus grand avantage à connaître le vrai merveilleux, celui de la nature, celui qu'il connaissait déjà avant de rencontrer l'affreux faux Père Noël, puisqu'il s'émerveillait de la découverte de son propre corps et de sa propre existence. L'enfant n'est pas un croyant, mais un explorateur. La croyance au Père Noël n'apporte rien d'autre à l'enfant que les habitudes de consommation. Oui, mais les cadeaux, à Noël, c'est beau! Ce qui est encore plus beau que les cadeaux, c'est nos présences. Appliquons la marque d'une grande bannière de jouets : *Toys are us* : les cadeaux, c'est nous. Devenir soi-même un cadeau. Le cadeau? C'est ma présence. Ta présence! Nos présences. Nous sommes présents! Pour les rencontres des fêtes, c'est beaucoup plus positif, humainement parlant, de devenir soi-même une personne plus aimable pour l'autre que de lui offrir un cadeau pour paraître une personne aimable. Être soi-même un cadeau et se donner soi-même le temps d'une fête, pour la fête. N'est-ce pas plus satisfaisant?

Des petits gestes de protestation et une disposition d'esprit critique face à l'énormité du monstre capitaliste : remettre en question un certain nombre de mythes (ou mensonge) comme, par exemple, celui de la rareté comme si l'homme était, par définition, obsédé par la pénurie, alors qu'on sait tous que la Terre est généreuse. Le mythe de l'homme aux désirs illimités et insatiables. Fausseté nous disent les ethnologues, car toutes les cultures humaines adaptées à leur environnement naturel ne cherchent jamais qu'une « sobre abondance », et jamais elles n'ont développé le principe d'une accumulation gaspilleuse. Les êtres humains qui ne sont pas pervertis par la propagande consommatoire sont parfaitement satisfaits quand leurs besoins naturels et nécessaires sont comblés. Cet esprit critique et citoyen s'alimente, cependant, d'informations politiques, économiques, écologiques, grâce à quelques médias encore indépendants et plus enracinés à gauche, car la critique est plus déterminante quand elle est bien documentée. Il faut donc absolument développer cet esprit de résistance et le rendre le plus contagieux possible en utilisant intelligemment nos outils actuels de communication. Il faut prendre soin de nous. Étendre, de toutes les manières, les mécanismes d'entraide et de solidarité comme, par exemple, susciter et déployer le plus efficacement possible des systèmes d'échanges locaux pour resserrer les liens communautaires et viser une sorte d'autarcie. Imaginons une communauté, un village qui résiste à l'Empire par ses méthodes de gestion et de production et d'échange, ne serait-ce pas une véritable gifle au système économique actuel. Autogestion, autarcie, solidarité, esprit critique, refus d'être asservi par la pub et tous ses tentacules, boycottage des grandes bannières, esprit de résistance, réduction des besoins... Tous ces comportements sont, du point de vue du système productiviste, anti-économiques et même, d'une certaine façon, anti-sociaux. Si notre bonheur est fondé sur un équilibre des satisfactions naturelles et nécessaires, s'il est le résultat d'une consommation prudente, raisonnable et modérée, s'il est proche d'une indépendance, nous devenons les ennemis du système néolibéral. Si notre bonheur repose sur une élimination du manque, de l'ignorance et de l'impuissance, nous risquons d'être signalés comme des marginaux dissidents et si notre bonheur est de jouir de ce qu'on a, de ce qu'on sait et de ce qu'on peut, alors nous sommes des adversaires de la religion capitaliste, des hérétiques, des apostats et, pourquoi

pas, des terroristes. Et effectivement, la simplicité volontaire, dans sa signification politique, est une forme de terrorisme socialement acceptable.

On voit immédiatement, le sens politique de notre action : solidarité, entraide, communautarisme simplicitaire. Vivre simplement en dehors et spirituellement riche en dedans, c'est court-circuiter le modèle de vie que l'idéologie sociale dominante nous impose, c'est s'inscrire en faux contre les dogmes de la croissance

Le sens à donner à notre existence n'est pas à chercher comme un trésor ni comme un but situé au-delà du présent dans un avenir incertain ou dans un futur qui n'est pas de ce monde, le sens de la vie est une valeur et, comme la valeur, il n'existe que par le désir. Une chose ne vaut que si elle est désirée ou aimée. Si un objet prend de la valeur, c'est qu'il est en grande demande : il est désiré. Or, la publicité façonne nos désirs et crée nos besoins, donc tous les objets de nos convoitises prennent de la valeur. Mais si nos désirs changent, s'ils se tournent vers des choses qui sont en dehors du marché, vers des réalités qui ne se vendent pas, donc qui n'ont pas de prix, qui n'ont donc aucune valeur économique, c'est le monde économique et le monde des valeurs qui se trouvent complètement transformés. Dans ces conditions, les valeurs économiques ne sont plus des valeurs puisqu'elles ne sont plus désirées.

Ce n'est pas parce qu'une chose vaut que je la désire, mais c'est parce que je la désire que je la juge bonne et valable. Il en est ainsi du sens de la vie : ce n'est pas parce que la vie a un sens qu'il faut l'aimer, c'est parce que nous l'aimons qu'elle prend du sens. C'est parce que nous aimons notre manière de vivre simplement et écologiquement que notre vie prend du sens. Et si cet amour se répand, s'il devient social, généralisé, s'il s'enracine dans toute une communauté, il se transforme en solidarité et en bonheur public. Il devient un bien commun.

Conclusion

« Le bonheur et la politique du pire » ou « le catastrophisme éclairé à l'usage des gens heureux » voilà deux formules qui résumeraient bien le contenu d'un parti politique sans but électoraliste, mais fondamentalement engagé à répandre la contagion de la sobriété heureuse. Ce parti s'appellerait le PIR : le Parti des Indépendants Rebelles ou le Parti des Imperturbables Ravis ou le Parti de l'Imaginaire Retrouvé ou le Parti des Inséminateurs de Rêves... Comme on veut. Le PIR, c'est le parti de l'avenir. Vous voulez le meilleur, optez pour le PIR! Et l'objectif de notre Parti International Révolutionnaire serait de cultiver des pensées et des comportements qui accéléreraient la faillite et la chute du système économique actuel afin que l'on puisse construire solidairement une société qui respecte la vie, la justice, la paix et la créativité humaine.

Quels seraient les articles du programme politique du PIR? Voici dans un désordre délibéré : Consommer moins et vivre mieux. Encourager la petite production artisanale sous toutes ses formes. Privilégier l'agriculture biologique. Dénoncer et combattre la publicité sauf celle du PIR. Boudier les fêtes commerciales. Encourager la créativité personnelle et communautaire. Boycoter tous les commerces à grandes bannières. Pratiquer la désobéissance civile. Promouvoir le troc. Combattre l'automobilisme. Promouvoir une alimentation moins carnée. Promouvoir et organiser des entreprises autogérées. Ne jamais se penser en retard sur quiconque ou sur quoi que ce soit. Voyager sans bagage. Préférer le zen au zèle...

La politique du PIR est la meilleure. Vous pouvez poursuivre la liste et c'est la grâce que je vous souhaite de tout cœur. Mes amitiés!